

MOZART ET L'ACCORDEUR.

IV

— Console-toi, mon ami, lui dit-elle. Nous avons beaucoup plus d'argent que les apparences ne nous le promettaient. Tu iras voir celui qui a ton piano, et tu pourras le lui racheter.

Il n'eut pas l'air de l'entendre.

Il n'y avait plus là autour de la table que les gens qui avaient procédé à la vente. Le commissaire-priseur, tout entier à ses paperasses, les feuilletait, prenait note des chiffres, additionnait, reportait, séparait l'or de l'argent, en faisant des groupes. Quand il eut terminé sa besogne, il se tourna vers l'accordeur et lui dit.

— Faites un effort, monsieur Fischer, et tâchez de me prêter quelques minutes d'attention.

Le vieillard ne fit aucun mouvement.

— Je ne puis rester ici jusqu'à ce soir, ajouta le commissaire-priseur. Il faut que je vous rende mes comptes. Voulez-vous ou ne voulez-vous pas m'écouter ?

Fischer resta immobile. L'autre continua :

— Votre humeur sombre est incompréhensible. Un méchant piano !... Vous devriez plutôt vous réjouir. Il y a bien des années que je ne dors pas... Jetez seulement les yeux de mon côté et voyez les résultats de la bataille. Hé ! hé ! mon cher Fischer, votre défaite est une victoire.

Le vieil accordeur regarda machinalement du côté de la table. Il ouvrit de grands yeux et parut fasciné.

Content de cette marque d'attention, le commissaire-priseur reprit :

— Voici un résumé de l'opération... Le chiffre de la vente a atteint la somme fabuleuse de deux cent trente ducats. Hein ! trois fois ce que valaient vos instruments et vos meubles. Sur cette somme, j'ai charge de retenir cinq cents florins que réclament par titres authentiques vos créanciers. Il reste donc à votre avoir un bon d'une centaine de ducats ce qui est, ce me semble, une assez jolie somme de consolation.

Fischer, très-muet.

— Deux cent trente ducats ! s'écria-t-il.

— Au plus, ni moins.

— Et ce n'est point un rêve ?

— Approchez et touchez.

L'accordeur se leva, approcha de la table, regarda de tous ses yeux, puis hors de lui, répéta :

— Deux cent trente ducats ! deux cent trente ducats ! comment se fait-il ?... Pourquoi ne pas avoir dit tout de suite ? Le piano ne serait jamais sorti de mes mains ! et qui donc l'a acheté ? Vous dites le savoir. Hâtez-vous de me le dire. Peut-être me sera-t-il encore possible.

— Celui qui a acheté votre piano, lui fut-il répondu, et le même qui s'est rendu acquéreur de tous vos instruments et de tous vos meubles.

— C'est inexplicable ! N'importe ! Qu'il reprenne son or, qu'il garde ses instruments et tout le reste, mais qu'il me rende mon piano ! Comment s'ap-

pelle-t-il ? Où demeure-t-il ?

— Voici : il s'appelle Wolfgang-Amédée Mozart.

A ce nom, l'un des rares noms qui lui imposaient, Fischer parut foudroyé. Son âme ulcérée, sa misanthropie, le disposaient à voir faux, à prendre tout en mauvaise part, à s'arrêter aux illusions les plus étranges. Il s'imagina sur-le-champ que le jeune maître avait à se plaindre, qu'il lui gardait rancune et usait de représailles.

— Que lui ai-je fait ? balbutia-t-il.

Il se croisa les bras, pencha la tête et quelques instants se promena de long en large avec agitation. Puis s'arrêta tout à coup et ajouta :

— Je ne puis vivre ainsi ! Il faut que je sache à l'instant même quels sont mes torts. Comment ! moi, Fischer, je me serais aliéné un si grand homme ! C'est impossible.

Et il sortit brusquement.

Comptant sur cette visite, Mozart avait congédié ses amis afin d'être seul. Il alla le sourire aux lèvres au-devant du vieil accordeur qui entra comme un ouragan et lui dit :

— Qu'avez-vous, monsieur Fischer ? comme vous voilà essouffé ! Asseyez-vous, donc !

Fischer tomba sur un siège et regarda furtivement autour de lui. Le piano l'arrêta. Il essaya d'en détourner les yeux. Cela lui fut impossible.

Il était de fer et le piano d'aimant.

Mozart reprit :

— Que regardez-vous donc là avec tant d'obstination ?... Ce piano !... En auriez-vous envie ? Avouez-le. Je suis prêt à vous le céder.

— Oh ! oui, maître, fit le vieillard d'un air suppliant et les mains jointes, de grâce, cédez-le moi ! Je vous donnerai en échange tout ce que vous voudrez.

— Comment donc ! mais certainement, dit Mozart. Ce piano est à vous. Je n'y mets qu'une condition.

— Laquelle, maître, laquelle ?...

— A la suite d'une pause, Mozart repartit :

— Vous savez sans doute que je viens de me rendre adjudicataire, moyennant la somme de deux cent trente ducats, de tout ce qu'il y avait à vendre chez vous. Eh bien ! consentez à me faire le plaisir de déchirer toutes ces quittances, de garder votre mobilier, vos instruments et aussi les ducats ; et je vous permettrai de grand cœur d'emporter également ce piano.

La lumière brilla enfin dans l'esprit ténébreux du vieil accordeur. Il rassembla ses souvenirs, se rappela les diverses tentatives de Mozart et vit clairement où le jeune maître voulait en venir. Tout ce qu'il avait de susceptibilité ombrageuse et d'orgueil se révolta à l'idée qu'on prétendait lui faire violence et l'obliger malgré lui. Ce caractère serait invraisemblable, si l'on ne connaissait la misanthropie et ses effets étranges. Il n'avait jamais eu conscience de ses maladresses, il ne s'était jamais aperçu qu'il n'avait cherché son indépendance qu'aux dépens de celle d'autrui, que sa vie avait semé les services, il avait tout fait pour ne recueillir que l'ingratitude et la misère. Sa haine